

SESSION PLÉNIÈRE DE LA MISSION DE LA CMER

Allan Boesak

Nous accordons une grande importance à la continuité avec les déclarations et les documents fondamentaux précédents (la Déclaration de Barmen, la Confession de Belhar et la Confession d'Accra) alors que nous réfléchissons à la mission de l'Église dans un monde en constante évolution, mais toujours hostile aux personnes vulnérables, aux pauvres et aux enfants de Dieu exclus. Le « monde scandaleux » de la Confession d'Accra est aujourd'hui plus scandaleux que jamais, et l'appel *de Belhar* à « se tenir là où Dieu se tient », c'est-à-dire aux côtés des pauvres, des opprimés, des victimes d'injustice et des démunis, est aujourd'hui plus urgent que jamais.

La question est la suivante : pouvons-nous, par la grâce de Dieu, être aussi sincères, aussi prophétiques, aussi fidèles en ces temps ? Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, un théologien allemand, ami de Dietrich Bonhoeffer et pasteur de l'Église confessante, a qualifié cette période de « convulsions mortelles ». Il avait raison à l'époque, et ses paroles sont plus vraies aujourd'hui que jamais.

Jamais, de notre vivant, comme nous le disons dans notre déclaration de mission, le pouvoir impérialiste ne s'est exprimé de manière aussi implacable, écrasante et dévastatrice qu'aujourd'hui. L'Église, « en tant que possession de Dieu » (*Belhar*), voit toujours, et aujourd'hui plus que jamais, les événements de notre monde « à travers les yeux de ceux qui souffrent ». (*Accra*) Avec une conviction plus profonde et une urgence plus grande que jamais, nous rappelons la vérité de Calvin, non seulement que le désir de justice dans nos cœurs est « implanté en nous par le Seigneur », mais aussi que les cris des victimes de l'injustice, de l'exclusion et de la violence sont les cris du cœur même de Dieu. Par conséquent, l'appel à la mission est un appel à la justice. Si cela est vrai, alors nous avons raison d'affirmer que Dieu lui-même est blessé par chaque injustice infligée à ses enfants vulnérables, et c'est cette blessure de Dieu qui est au cœur de la mission chrétienne.

Nicholas Wolterstorff, théologien et philosophe réformé, en tire la conclusion suivante : « Perpétuer l'injustice envers un autre être humain, c'est blesser Dieu ; les cris des victimes sont l'expression de la souffrance divine. Ainsi, l'appel à la justice trouve son origine ultime dans le pathos de Dieu, dans l'amour vulnérable de Dieu. L'appel à la justice est un appel à cesser de blesser Dieu ; l'appel à éliminer l'injustice est un appel à soulager la souffrance divine. » C'est notre ancrage dans cette vérité qui nous aide à discerner la différence entre les victimes de la souffrance et ceux qui se prétendent victimes perpétuelles tout en continuant à infliger douleur et souffrance à leurs victimes.

Ce sont là les vérités fondamentales qui définissent la mission de l'Église dans le monde d'aujourd'hui. Qu'est-ce que la « mission » face à l'empire, cette puissance économique, culturelle, politique et militaire de notre monde actuel, constituée d'une réalité et d'un esprit de domination sans maître, créée non pas par une sanction divine, mais par l'humanité, afin, comme le dit la Confession de Belhar, « de nuire aux autres et de les contrôler » ? Il prétend avoir un pouvoir absolu sur le reste du monde, comme s'il lui appartenait. Aucune contestation n'est tolérée. Il promet la paix et la sécurité en maintenant le monde dans un état de guerre permanent, mené dans le but de reconfigurer les terres et les peuples à son image, conformément à ses stratégies géopolitiques et géoéconomiques. Nous avons qualifié cela de sacrilège, d'idolâtrie et de blasphème. Qu'est-ce que la « mission » face à une réalité indéniable, lorsque le vol de terres, le génocide et les actes délibérés d'extermination à Gaza, sous nos yeux, au quotidien, deviennent notre lentille herméneutique, la lentille à travers laquelle nous voyons le monde et lisons les Écritures ?

Par conséquent, nous continuerons à mettre l'accent sur la présence militaire accrue de l'empire, les nouveaux projets impériaux de néocolonialisme et de colonialisme de peuplement, ainsi que leurs conséquences pour les personnes et les peuples opprimés, vulnérables et dépossédés partout dans le monde, de la Palestine au Soudan en passant par le Congo. C'est pourquoi nous parlons de la mission comme de la perturbation des œuvres du mal dans le monde, de la mission comme du travail de ceux qui, en tant que disciples de Jésus, bouleversent le monde.

Mais la question va plus loin : à quoi ressemble la « mission » alors que tant de personnes semblent avoir perdu confiance dans la capacité de l'Église à être cette présence sincère, fidèle, crédible, compatissante et prophétique dans le monde ? Qu'est-ce que la mission en tant que « vérité dite au pouvoir et aux démunis », et vérité dite *sur* le pouvoir et l'impuissance ? Et si la fidélité prophétique de l'Église est mise en doute, que signifie alors parler d'espoir à ceux qui ont perdu tout espoir ?

Lorsque nous parlons de pouvoir, nous ne faisons pas référence au pouvoir de dominer, de régner et d'asservir les autres, qui caractérisait la mission en tant que servante de l'impérialisme et du colonialisme. Il s'agit là d'un exercice du pouvoir toujours ancré dans la violence sous toutes ses formes, toujours un instrument de la perpétuation de l'impuissance des plus faibles. Nous parlons du pouvoir tel que nous l'a enseigné M.M. Thomas, originaire d'Inde, à savoir le pouvoir comme « porteur de dignité » du peuple et vecteur de sa « participation significative et responsable à la société et à l'histoire sociale ».

À l'essence, notre mission est motivée par notre foi dans le Seigneur ressuscité, celui dont Jürgen Moltmann nous a rappelé il y a longtemps que la résurrection est *l'apanastasia* de Dieu, la rébellion de Dieu contre le péché et le doute, contre tout ce qui est mal, contre la souffrance des enfants de Dieu et de la création de Dieu, contre le mythe selon lequel la mort a le dernier mot. Dans cette optique, la mission signifie se joindre à la rébellion de Dieu pour résister à tout ce qui nuit à la vie abondante promise par Jésus.

La mission est donc l'appel constant de Dieu à persévérer dans notre témoignage, dans notre *marturia*, pour le bien des enfants souffrants de Dieu et de la création, et pour le bien de Jésus, « le pionnier et le perfectionneur de notre foi ». Et nous le faisons avec ce que nous, dans le reste du monde, avons appris du peuple palestinien au cours des huit décennies qui ont suivi le début de la Nakba : leur *sumud* – leur fermeté, leur résilience et leur espoir indestructible. *Le sumud* est ancré dans l'engagement inébranlable du peuple palestinien, y compris des chrétiens, en faveur d'une cause de justice et d'enracinement historique dans cette terre qui a connu des années de souffrance et de persécution, mais qui continue à nourrir le sentiment de fermeté et de persévérance pour réaliser l'espoir du peuple sur cette terre. Je suis depuis longtemps convaincu que la question palestinienne et le génocide sont aujourd'hui la mesure fondamentale de l'intégrité de notre politique, de l'authenticité de notre foi et de l'autorité de notre témoignage chrétien dans le monde.

Ainsi, comment les Églises entendent-elles et comprennent-elles la « mission » dans le contexte du triple lien entre racisme, militarisation et capitalisme ? Martin Luther King, Jr. a qualifié ces trois éléments de péchés (matérialisme, militarisme et racisme) en référence aux États-Unis. Comment les Églises s'engagent-elles dans une solidarité coûteuse avec les mouvements de défense des droits qui luttent pour la justice pour les Noirs (en particulier contre le racisme anti-Noirs) et pour les diverses communautés racialisées (asiatiques, latino-américaines, moyen-orientales) ? Pour les musulmans dans un monde islamophobe ? Quelle est la nature de la mission chrétienne avec les mouvements racialisés pour la vie au ^{XXI}siècle, dont les dirigeants peuvent se méfier ou avoir été précédemment échaudés par leurs expériences avec l'Église et la mission ? À quoi ressemble la « mission » dans le contexte de la déshumanisation et de l'« altérisation » spécifiques et généralisées des corps noirs et bruns ?

La théologie chrétienne a joué un rôle dans presque tous les projets coloniaux, de l'Amérique du Nord à l'Afrique du Sud, en passant par l'Irlande et l'Australie. Ce qui est vrai pour les Amériques l'est aussi pour la Palestine ; la Palestine n'est pas une exception. Et pourtant, la Palestine continue d'être l'exception. Si personne n'oserait aujourd'hui citer la Bible pour justifier le colonialisme

En Australie ou en Amérique du Nord, de nombreux chrétiens et juifs font exactement cela en Palestine depuis près de deux cents ans et continuent de le faire jusqu'à aujourd'hui en utilisant le sionisme chrétien. À l'instar de la théologie de l'apartheid en Afrique du Sud, que la CMER a déclarée péché et hérésie, le sionisme chrétien – depuis le trope amalécite jusqu'à l'extermination des Palestiniens comme condition préalable à la venue de Jésus – est une perversion pernicieuse de l'Évangile utilisée pour justifier l'oppression raciste, la dépossession, le nettoyage ethnique et désormais le génocide ouvert. La Communion mondiale, fidèle à sa position prophétique de 1982 concernant la théologie de l'apartheid en Afrique du Sud, ne peut laisser cela se produire. L'enjeu n'est pas seulement l'intégrité de la continuité de notre témoignage. Aujourd'hui comme alors, c'est le cœur même de l'Évangile de Jésus-Christ qui est en jeu. Tout comme en 1982, nous avons ouvert nos oreilles et nos cœurs aux cris des enfants opprimés de Dieu en Afrique du Sud, nous sommes aujourd'hui appelés à entendre les cris des enfants opprimés de Dieu en Palestine, sachant que Jean Calvin avait raison : les cris des opprimés sont les cris du cœur même de Dieu.

Un véritable partenariat dans la mission exige une responsabilité issue d'une véritable amitié, qui déplace et remet en question le pouvoir chez « l'autre » et en nous-mêmes. Nous appelons à des conversations honnêtes, courageuses mais donc vulnérables sur la façon dont la mission de Dieu se présente dans le monde, et à un examen sérieux des raisons pour lesquelles nos visions du rêve de Dieu ne concordent souvent pas. La poursuite de la mission ne peut être une distraction de ces conversations, mais doit agir comme un élan supplémentaire et important vers celles-ci. La mission de Dieu, telle qu'elle s'est incarnée dans le Christ, bouleverse le statu quo de la société et de l'histoire. Les missionnaires sont appelés à suivre l'exemple du Christ qui a bouleversé le monde. Non pas dans le chaos de convulsions mortelles, mais dans la présence transformatrice, vivifiante et disruptive de Jésus-Christ, la vie du monde.

C'est dans ce cadre et dans ce contexte que nous avons soumis les propositions suivantes au Conseil général pour examen et décision.

Propositions :

1. Nous proclamons que la mission est une perturbation. Tout comme la résurrection a redonné espoir aux disciples dans la chambre haute pour qu'ils rejoignent les femmes qui attendaient au pied du

Croix et tombeau, les missionnaires sont appelés à se joindre au rêve de Dieu de bouleverser ce monde. La CMER œuvrera à la réalisation du pouvoir transformateur de Dieu menant à la justice et à la paix, continuera à privilégier les voix des marginaux et des exclus de la société, et proclamera hardiment l'œuvre et l'amour de Dieu à tous, dans tous les domaines de la vie. La mission, c'est le discipulat.

2. Continuer à être solidaire et à soutenir le peuple palestinien et les autres peuples qui souffrent dans différents contextes, ainsi que leur travail visant à dire la vérité au pouvoir à travers leur théologie, leur plaidoyer et l'amplification de leurs voix.

3. La CMER considère, reconnaît et déclare que le phénomène du sionisme chrétien est fondamentalement mauvais, raciste, une parodie de l'Évangile et une hérésie.

4. La CMER s'engage à définir des moyens de solidarité coûteux qui transformeront la manière dont nous menons notre mission aujourd'hui. La repentance doit être fondée sur l'action, et non seulement sur la rhétorique. **Elle réaffirme publiquement** son engagement envers l'appel de la Confession de Belhar à « se tenir là où Dieu se tient » (aux côtés des pauvres, des opprimés et des victimes d'injustice) et le défi lancé par la Confession d'Accra de résister au « monde scandaleux » de la domination économique et militaire.

5. La CMER s'engage à poursuivre son travail de plaidoyer et à élargir les plateformes de plaidoyer pour l'engagement qui sont construites à partir des contextes locaux et de la réalité des luttes des Églises membres.

Au cours des dernières semaines, j'ai reçu, comme beaucoup d'autres j'espère, la lettre extrêmement émouvante et poignante adressée par le clergé palestinien à son peuple et à ses pasteurs. Cette lettre m'a à la fois brisé le cœur et remonté le moral. Une partie de la lettre évoque le choix douloureux que les Palestiniens sont aujourd'hui contraints de faire, au milieu d'une souffrance, d'un désespoir et d'une détresse indicibles, au milieu des attaques les plus violentes et les plus implacables que ma génération ait connues : celui de partir ou de rester. Alors que les bombes continuent de tomber et que les lieux de culte sont détruits, alors que les gens meurent de la manière la plus horrible que l'esprit humain dépravé puisse imaginer, au milieu de la mort absurde de centaines de milliers de personnes, dont la plupart sont des femmes et des enfants, tandis que le monde qui pourrait y mettre fin dès maintenant se contente de regarder, c'est pourquoi eux, ces prêtres et ces pasteurs, choisissent de ne pas partir, de ne pas fuir vers des lieux plus sûrs, de ne pas chercher à reconstruire ailleurs ce qui reste de leur vie, mais de rester :

« *Rester, c'est témoigner* », disent-ils.

Rester sur cette terre n'est pas seulement une décision politique, sociale ou pratique. C'est un acte spirituel. Nous ne restons ni parce que c'est facile, ni parce que c'est une fatalité. Nous restons parce que nous avons été appelés. Notre Seigneur Jésus est né à Bethléem, a parcouru les collines de Galilée, a pleuré sur Jérusalem et a subi une mort injuste parce qu'il est resté fidèle à sa mission jusqu'à la fin. Il n'a pas fui la souffrance. Il l'a acceptée, faisant naître la vie de la mort. De même, nous restons, non pas pour idéaliser la souffrance, mais pour témoigner de la présence et de la puissance du Seigneur dans notre Terre Sainte meurtrie.

« Rester, c'est dire avec nos vies : cette terre, meurtrie et ensanglantée, est toujours sacrée. Rester, c'est proclamer que la vie palestinienne – musulmane, chrétienne, druze, samaritaine, bahaïe – et la vie juive-israélienne sont sacrées et doivent être protégées. C'est se souvenir que la résurrection commence dans le tombeau et que même maintenant, dans notre souffrance collective, Dieu est avec nous. Dieu voit et partage nos souffrances et nos luttes, comme il l'a fait en Jésus, et Dieu nous aime, chacun d'entre nous, comme un enfant. Nous sommes les enfants de la résurrection. Notre présence est en soi un témoignage de notre Seigneur ressuscité, Jésus-Christ.

« *Rester, c'est aimer* », dit-on.

« Notre présence est une forme de résistance, non pas de haine, mais d'amour profond et durable. Nous aimons cette terre non pas comme une propriété, mais comme un cadeau. Nous aimons nos voisins musulmans et juifs non pas de manière abstraite, mais dans la solidarité et l'action. Rester signifie continuer à planter des arbres, à élever des enfants, à panser les blessures et à accueillir l'étranger. Cela signifie insister sur le fait que le Royaume de Dieu – où les humbles sont élevés et les orgueilleux abaissés – ne peut être obscurci par les bombes, la famine ou les murs.

« Rester, c'est suivre le Christ qui a dit : « *Heureux ceux qui procurent la paix.* » Mais la paix, comme nous le savons, n'est pas synonyme de passivité. C'est le travail acharné en faveur de la libération, de l'égalité, de la justice, de la vérité et de la miséricorde. Notre mission n'est donc pas de nous retirer, mais de construire : des maisons, des églises, des écoles, des hôpitaux et des jardins. Nous sommes appelés à être des communautés de foi qui incarnent une autre voie – celle de Dieu – dans une terre assoiffée de vie. Nous savons bien que dans cette vie, la paix parfaite est utopique, mais c'est en en témoignant ici que nous en jouirons encore plus pleinement dans le Royaume de Dieu.

« *Rester, c'est être l'Église* », dit-on.

« Ensemble, nous formons une Église vivante et incarnée sur la terre de l'Incarnation. Depuis la Pentecôte, nos liturgies sont chantées dans les moments de joie et de souffrance, exprimant de nombreuses langues et cultures : l'araméen, le grec, l'arménien, l'arabe,

latin et bien d'autres encore. Nos sacrements sont imprégnés d'une espérance ancienne et invaincue. Nous prions aujourd'hui, enracinés dans nos traditions riches et anciennes, mais pleinement présents et fidèles au monde qui nous entoure.

« Notre mission », disent-ils, « est d'être le sel et la lumière à l'endroit même où le Christ a prononcé ces mots pour la première fois. Le sel qui guérit les blessures de la discrimination, de l'occupation, du génocide et des traumatismes persistants. La lumière qui refuse de s'éteindre, même lorsque l'obscurité est de plus en plus profonde. Et même si nous ne sommes plus qu'une poignée, nous intensifierons et renforcerons notre rôle de sel et de lumière.

« Nous sommes appelés à venir en aide à ceux qui souffrent, à défendre les opprimés, à dire la vérité au pouvoir et à mener une vie profondément enracinée dans l'Évangile. Nous devons équiper nos jeunes, renforcer nos communautés et approfondir notre foi, non seulement pour survivre, mais pour vivre pleinement, même aujourd'hui, au milieu de la mort et de la destruction. Nous ne sommes pas seuls. » Telles sont leurs paroles.

Nous le savons donc maintenant. La mission consiste à persévérer. Elle consiste à savoir, à croire, avec crainte et tremblement, mais avec certitude, que « nous ne sommes pas seuls ».

C'est ainsi que Dietrich Bonhoeffer l'a compris, et c'est comme s'il leur murmurait à l'oreille, et à la nôtre, alors que nous sommes réunis ici.

« [Si nous prenons position pour Dieu et pour la justice envers le peuple de Dieu, Bonhoeffer témoigne] Il est certain que nous pouvons vivre toujours près de Dieu et de la lumière de sa présence... [Il est certain] que rien ne nous est alors impossible, car tout est possible avec Dieu ; [il est certain] qu'aucune puissance terrestre ne peut nous toucher sans la volonté de Dieu, et que le danger et la détresse ne peuvent que nous rapprocher de Dieu. Il est certain que nous ne pouvons rien revendiquer pour nous-mêmes, et que nous pouvons pourtant tout demander dans la prière ; il est certain que notre joie est cachée dans la souffrance, et que notre vie est dans la mort ; il est certain que, dans cela, nous sommes dans une communion qui nous soutient. En Jésus, Dieu a dit Oui et Amen à tout cela, et ce Oui et Amen est le fondement solide sur lequel nous nous tenons. »